

<http://www.movallali.fr>

Questionner la dénégation

Kéramat MOVALLALI

(first published in *Littoral*, journal of Ecole Lacanienne de Psychanalyse, n°25, Paris, avril 1988)

Die Verneinung (la dénégation) est un des articles les plus courts et les plus concis de Freud. Il est une élaboration dense sur le plan métapsychologique, mais l'intérêt technique y reste particulièrement présent

A ce jour, nous possédons dix-sept traductions françaises de ce texte. La dernière en date est celle de Bernard This et Pierre Thèves (1982) parue dans la collection du Coq Héron, laquelle sera notre référence principale. Il s'agit d'une traduction hautement élaborée et dûment annotée et commentée par les soins des traducteurs, eux-mêmes analystes, dont la première tentative commence en 1972.

En ce qui concerne la longue histoire et le sort des diverses traductions et élaborations de l'article de Freud, nous renvoyons le lecteur au travail de B. This et P. Thèves cité ci-dessus.

Nous rappelons également l'intervention de Jean Hyppolite au cours du Séminaire I de Lacan sur la Verneinung publiée dans les *Ecrits*. Nous attachons une importance toute particulière à cette intervention et nous nous y référons tout au long de notre travail. Nous avons la conviction qu'elle a grandement influencé le développement ultérieur des articulations lacaniennes, dont le Séminaire XI serait l'aboutissement le plus complet.

«La dénégation» traite des questions philosophiques. C'est une tentative afin d'expliquer la genèse de «l'intelligence» et de «la pensée» d'une part et la question de l'être de l'autre. Ceci donne lieu à la discussion sur le jugement d'attribution et le jugement d'existence, c'est-à-dire deux questions

philosophiques fondamentales. Le moi est conçu dans sa fonction de méconnaissance face à l'inconscient freudien. «La façon dont nos patients présentent ce qui leur vient à l'esprit pendant le travail analytique, dit Freud, nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes : vous allez maintenant penser que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai réellement pas cette visée. Nous comprenons, poursuit Freud, que c'est le refus de ce qui vient juste d'émerger par projection... Nous prenons, nous, la liberté. lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation et d'extraire le pur contenu de ce qui lui est venu»

Là, nous avons une négation de la part du patient, mais nous la prenons comme une affirmation, c'est-à-dire que nous

<http://www.movallali.fr>

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

pratiquons la négation d'une négation afin de transformer celle du patient en « dénégation ». Autrement dit toute négation pour l'analyste est une affirmation (une dénégation). Nous assistons, là, à la dialectique entre l'affirmation et la négation qui a comme synthèse la dénégation. Nous venons d'employer un terme philosophique, la dialectique. « C'est ainsi que Freud, dit Hyppolite, s'introduit dans la fonction de la dénégation et, pour ce faire, il emploie un mot auquel je n'ai pu faire autrement que de me sentir familier, le mot *Aufhebung*, qui, vous le savez, a eu des fortunes diverses... ». Essayons de voir quel usage Freud en fait: « La dénégation est une façon de prendre connaissance du refoulé, elle est, à proprement parler, déjà une levée (*Aufhebung*) du refoulement... . Si la dénégation est une levée du refoulement la question qui se pose est immédiatement ceci : Pourquoi le contenu refoulé n'est-il pas pleinement accepté, pourquoi émerge-t-il sous forme de dénégation? Freud poursuit : ... « Mais (elle n'est) certes pas une acceptation du refoulé Aurions-nous affaire à une contradiction? En quoi la levée du refoulement ne contribue-t-elle pas à l'acceptation du refoulé? Le problème se situe au niveau du terme « levée » (*Aufhebung*). Dans le commentaire des traducteurs, nous lisons : « *Aufhebung* (*heben* = lever) c'est ~'levée'', suspension, dépassement, annulation, abolition, relâche, cessation, terme hegelien que Freud utilise à sa façon, en clinicien averti . » Dans tous ces termes, nous constatons la connotation « négative » du mot allemand, alors que dans la définition de Heidegger, citée par les traducteurs, nous trouvons tout le contraire : « Dans son séminaire du Thor (6 LX 68) Heidegger a longuement commenté les divers sens de ce mot : “mettre une chose sur” “élever” —“garder, conserver, mettre en lieu sûr” et J. Baufret a fait remarquer qu'aucun de ces trois sens toujours présents dans *aufheben* n'a le moindre caractère négatif : traduire tout uniment *aufheben* par “~suppression” ou “~abolition” est souvent un contre-sens » Alors quel sens choisir? Supprimer ou conserver? *Aufhebung* est-elle affirmation ou négation? Choisir l'un ou l'autre serait réducteur. Maintenir les deux sens? Oui, mais comment? Quel équivalent en français serait en mesure de satisfaire l'exigence en jeu? Il est évident que pour rendre le sens « contradictoire » de ce terme il faudrait que nous pratiquions nous-mêmes une sorte d'*Aufhebung*. Car l'*Aufhebung* conserve tout en

• supprimant, elle abolit tout en gardant. Elle est une véritable dénégation, en ce sens qu'elle n'est ni affirmation ni négation. « En français, disent les traducteurs de l'article de Freud, Damourette et Pichon (*Essai de grammaire Française*, p. 134-138) ont montré que la négation pouvait être forclusive, s'appliquant « aux faits que le locuteur n'envisage pas comme faisant partie de la réalité.., ou discordantielle, intervenant pour

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

corriger l'illégitime brutalité de la négation forclusive ». Le discordantiel marquerait « une inadéquation du fait qu'il amplecte avec le milieu ». Le forclusif indiquerait que « le fait amplecté est exclu du monde accepté par le locuteur » , Pourrait-on parler de la négation dénégationnelle? La dénégation est-elle une négation? Nous avons vu qu'elle n'est qu'une affirmation: « Nous prenons, nous, disait Freud, la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation », et nous ajoutons: afin de mettre en évidence l'affirmation ainsi exprimée. Hyppolite, dans son intervention, fait état d'une distinction entre « la négation interne au jugement » et « l'attitude de la négation ». Dans ce cas, la dénégation n'est pas une négation mais l'attitude de la négation. Là, l'introduction du terme attitude pose tout le problème que l'on rencontre à l'endroit du concept de dénégation. Il introduit, certes, une nuance, mais cela ne résout pas notre problème. Car il faudrait trouver une solution qui nous permettrait de tenir compte de son caractère paradoxal, c'est-à-dire qui mettrait en évidence l'Aufhebung en question. Il faudrait même trouver

une forme grammaticale qui garderait et/ou supprimerait les deux côtés du paradoxe dichotomique : la négation et l'affirmation. Car la dénégation à vrai dire est quelque chose entre les deux entités

- grammaticales. Ces formes grammaticales devraient être en mesure de répondre à nos exigences cliniques. Car quelle est la fonction exacte du moi qui, sous forme de négation, c'est-à-dire d'une fonction intellectuelle, répond aux exigences de l'inconscient? « un contenu refoulé de représentation, affirme Freud, ou de pensée peut donc percer jusqu'à la conscience, à condition qu'il se laisse dénier (verneinen) ». Ce contenu, dans la mesure où il « se laisse dénier » par la conscience (le moi) devient conscient. « On voit comment, poursuit Freud, la fonction intellectuelle se sépare du processus affectif » Le moi étant le détenteur de la fonction intellectuelle. Là nous sommes d'emblée dans la polémique qui oppose la pensée lacanienne à l'ego psychology. Si l'on s'en tient au clivage freudien, ici introduit par lui, on penchera du côté de l'école américaine qui défend la théorie du moi fort et autonome.

Selon Freud, il y a deux modes fonctionnels de négation développés par le moi : le jugement d'attribution et le jugement d'existence. « Derrière le jugement d'attribution, s'interroge Hyppolite, qu'est-ce qu'il y a? Il y a le "je veux (m')approprier, introjecter" ou "je veux expulser". Il y a au début, semble dire Freud, mais au début ne veut rien dire d'autre que dans le mythe "il était une fois"... Dans cette histoire il était une fois un moi (entendons ici un sujet) pour lequel il n'y avait encore rien d'étranger' . » Selon Hyppolite, donc, non seulement le clivage freudien n'est qu'un mythe sans

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

<http://www.movallali.fr>

fondement, mais en plus il ne s'agirait pas là du moi mais du sujet. Nous connaissons, depuis Lacan, la différence fondamentale entre le moi et le sujet. Si, à la place du moi, nous mettions le sujet, le problème se poserait de façon radicalement différente. La question du moi autonome serait complètement écartée si l'on prenait le clivage en question comme sans fondement. Freud serait-il un adepte de la thèse du moi fort ou un disciple de Lacan? Est-ce que dans la pensée freudienne le dit clivage existe ou n'est-il qu'une question de lecture différente tel qu'on l'a vu chez Hyppolite. En tous les cas, il nous semble plus judicieux de parler d'équivoque. La pensée freudienne est entachée d'une équivoque constante qui traverse son oeuvre et elle consiste en une sorte d'oscillation entre sa découverte historique de l'inconscient et son souci de scientificité dont les présupposés restent impensés. Cette équivoque freudienne, ou selon Hyppolite son mythe, est repérable partout dans ses élaborations notamment métapsychologiques. Une recherche dans ce sens nous permettrait de pénétrer dans les présupposés non-pensés de Freud afin de dégager les préjugés métaphysiques qui ont véhiculé sa pensée. Il semble qu'un mythe platonicien sous-tende l'ensemble des élaborations de *Die Verneinung*.

Selon ce mythe, il y a un début antérieur à toute scission entre l'inconscient et le moi, « nous prenons, nous, précise Freud, la liberté... de faire abstraction de la négation et d'extraire le pur contenu de ce qui lui (au patient) est venu » à (l'esprit) Comment comprendre ce « pur contenu »? comme quelque chose de réellement existant ou comme une pure invention, un mythe? « A l'aide de la dénégation, dit Freud, n'est rétrogradée que l'une des conséquences du processus du refoulement »~ et encore « le juger est la suite appropriée du développement de ce qui, à l'origine, a résulté du principe de plaisir .

On peut citer un nombre important de ce genre d'élaborations qui n'ont comme base que le mythe platonicien de la caverne où l'homme reste en proie à tout ce qui a trait à l'occultation de la vérité première et où l'apparence n'est que la méconnaissance de l'unité indivise dont parle Hegel. « Le mythe de la caverne, écrit Heidegger, nous ouvre les yeux sur ce qui, dans l'histoire de cette partie de l'humanité qui a reçu l'empreinte occidentale, constitue maintenant, et constituera encore à l'avenir, l'événement proprement historique conformément à la définition de la vérité comme exactitude de représentation, l'homme pense tout ce qui est suivant des idées »~ Ceci nous amène au développement du jugement de l'existence selon lequel « ... les représentations proviennent de perceptions, elles en sont des répétitions ». Freud affirme ici l'adéquation entre le perçu et le représenté. D'après lui la correspondance entre ces deux entités constitue la réalité du moi. On connaît la formule métaphysique concernant la vérité

<http://www.movallali.fr>

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

Veritas est adaequatio intellectus ad rem, la vérité, c'est la conformité entre l'intellect et la chose. Chez Freud, conformément à la tradition de la psychologie, le perçu se substitue à la chose pour garder son statut de subjectivité. Ainsi l'adéquation entre l'intellect et la chose se transforme en adéquation entre la représentation (intellectus) et la perception. Nous sommes là encore en présence de la dichotomie platonicienne entre le monde de « la caverne » et le monde des « idées ». La scolastique médiévale transforme cette dichotomie en clivage entre l'intellect et la chose. « Veritas propio inventum in intellectu humano vel divino, la vérité, disait Thomas d'Aquin, se rencontre proprement dans l'intellect humain ou divin »

Retournons à Freud : « à l'origine l'existence de la représentation est donc déjà une garantie de la réalité du représenté... Le but premier et

- immédiat de l'épreuve de la réalité, poursuit Freud, n'est donc pas de trouver un objet correspondant au représenté, dans la perception réelle, mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent » '. Le moi est ici conçu comme une véritable entité autonome à l'endroit du monde extérieur « selon notre supposition, la perception n'est, en effet, pas un processus purement passif, mais c'est le moi qui envoie, périodiquement de petites quantités d'investissement dans le système de perception, au moyen desquelles il goûte les stimulations extérieures pour, après chacune de ses avancées tâtonnantes, à nouveau se retirer » ~ Voilà un moi fermé sur soi et autonome.

L'on peut multiplier ce genre de citations, mais la question qui se pose est de savoir si toutes ces affirmations démontrent la pensée véritable de celui qui a découvert l'inconscient. Il est évident que l'abstraction de ces articulations de la pensée freudienne relèverait de la cécité intellectuelle. Est-ce que l'on devrait les garder comme des choses encombrantes ou bien les supprimer de nos préoccupations analytiques? Ces articulations participent de la pensée d'un homme qui est resté foncièrement homme de science. Sa scientificité est entachée du scientisme positiviste de la fin du dernier siècle. Il est mû par l'impulsion qui est sienne dans la recherche de la certitude.

Nous savons que, depuis Descartes, la recherche de la certitude s'est substituée à celle de la vérité. Auparavant la certitude était reléguée au nom de la vérité. A l'aube des temps modernes, le rapport entre les deux signifiants s'inverse. La vérité pour l'homme est désormais conditionnée par la certitude. Dès lors, l'homme devient le sub-jectum de toutes les choses, car seul l'homme est mû par la recherche de la certitude. Sans référence à lui, celle-ci n'aurait aucun sens. Ainsi la science, au sens moderne du terme, est fondée et elle a comme référence et comme cause suprême l'homme. Du même coup la nature

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

<http://www.movallali.fr>

n'apparaît plus que comme objet pour le sujet qui est l'être humain. L'homme, faisant partie de la nature ainsi conçue, constitue d'emblée l'objet privilégié pour lui-même. La pensée cartésienne est fondée. L'homme est à tout jamais séparé de lui-même. Le subjectif est désormais là, face à l'objectivité du monde ambiant, y compris l'homme. Dès lors ils sont dans un rapport asymptotique.

La position freudienne à l'endroit de l'intellect s'inscrit dans cette historicité ayant trait à la même dichotomie l'affect-l'intellect, dehors-dedans; et ceci malgré l'inversion des valeurs assignant à l'intellect la fonction de méconnaissance. « Il n'y a pas, dit Hyppolite. l'affect pur d'un côté, tout engagé dans le réel, et l'intellect pur de l'autre, qui s'en dégagerait pour le saisir. Dans la genèse, ici décrite, je vois une sorte de grand mythe ».

Les jugements d'attribution et d'existence, dont parle Freud dans son article, sont deux catégories métaphysiques. Leur point commun étant la forclusion de la question de l'être. De la même manière le fondement du cogito cartésien est « l'esquive » de la question ontologique et non pas son dénouement ~ Ce n'est pas en inversant ce cogito ou en le négativant, comme le fait Freud en opposant l'affect à l'intellect, que l'on parvient à s'affranchir du mode de la pensée métaphysique qui congédie la question de l'être.

La science positiviste véhiculée par la recherche de la certitude est en effet une entreprise qui a un rapport forclusif à sa vérité, c'est-à-dire à sa position ontologique propre.

Comment situer la pensée freudienne en fonction de ce rapport? Les remarques formulées ci-dessus à l'endroit de Freud concernent essentiellement ses élaborations théoriques. Qu'en est-il de sa clinique? L'inconscient est-il une entité théorique inventée de toutes pièces? On ne peut que répondre de façon négative à cette question.

Revenons à notre recherche concernant « la dénégation ~. Dans cet article, il y a un point particulièrement important qui n'a pas eu la faveur d'être explicitement élaboré sous la plume de Freud. La question de la dénégation resterait incomplète sans d'abord de la question du transfert.

Sans le rapport dialectique entre certitude et vérité, tout débat sur la dénégation d'une part et sur le transfert de l'autre resterait sans fondement. « Au cours du travail analytique, écrit Freud. nous créons souvent une autre modification très importante et singulièrement troublante de la même situation. Nous réussissons à vaincre la dénégation, elle aussi, et à obtenir la pleine acceptation intellectuelle du refoulé — le processus même de refoulement. par là. n'est pas encore levé , » Or l'acceptation intellectuelle en question n'est autre chose que la certitude. Ici la certitude ne participe pas de la vérité inconsciente. Dans de tels cas, nous posons la question sur le

<http://www.movallali.fr>

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

rapport transférentiel en jeu dans la clinique. Car le transfert est le tenant-lieu de la vérité de l'inconscient. La certitude acquise en analyse est conditionnée par la dimension de la vérité qui détermine le lieu transférentiel. Aucune entreprise analytique ne pourrait se fonder cliniquement sur la certitude. Le transfert étant la condition première de toute analyse, la certitude ne se produit que dans l'après-coup. La certitude préalable à la vérité du transfert ne serait qu'une entreprise intellectuelle vouée tôt ou tard à l'échec.

L'équivoque freudienne, dont nous avons parlé auparavant, est en effet l'oscillation entre les dimensions de vérité et de certitude. Dans l'article sur la « Verneinung », les élaborations théoriques de Freud peuvent facilement désorienter le lecteur, dans la mesure où celui-ci, pris dans les articulations discursives et scientifiques, se heurte soudain à des développements qui sont d'une toute autre nature et qui ont trait à la vérité de la clinique. Le commentaire d'Hyppolite en témoigne « Je ne connaissais pas ce texte. Il est d'une structure absolument extraordinaire, et au fond extraordinairement énigmatique » Ou plus loin : « ... car c'est ainsi qu'il faut comprendre le texte, si l'on admet sa conclusion qui m'a d'abord paru un peu étrange » .

La clinique analytique comporte ce noyau empirique qu'il convient d'appeler praxis; mais c'est une praxis qui est dans son essence parapraxis (le terme anglais désignant l'acte manqué). L'analyse est une praxis parapraxique ayant affaire à l'Aufhebung de ce qui se donne le plus souvent et de prime abord comme occultation de l'inconscient. La levée (Aufhebung) de cette occultation ne réside pas dans son abolition. Car ici l'occultation n'est autre chose que le non-voilement de l'inconscient. Ainsi la dénégation n'est-elle pas l'éclipse de celui-ci, elle en est la révélation. « Le déjugement, écrit Freud, est le remplaçant intellectuel du refoulement, son NON est une marque de celui-ci même, un certificat d'origine, à peu près comme le made in Germany . » La dénégation, selon Hyppolite, n'est pas la négation dans le jugement, mais une sorte de déjugement.

Le «ne» dubitatif

Il y a en français, nous semble-t-il, une forme grammaticale qui rend le sens de l'attitude dénégationnelle. C'est le ne explétif: « je crains qu'il ne vienne ». Le grammairien l'appelle « explétif » lequel se dit, affirme le dictionnaire, d'un terme, d'une expression qui n'est pas nécessaire au sens de la phrase (le G. Robert). Ainsi pour le grammairien, ce ne n'a qu'une fonction subsidiaire, voire superflue. Quand à l'analyste, il lui restitue sa fonction de nœud de l'inconscient. Car la dénégation se situe

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

quelque part entre la négation et l'affirmation, ces deux derniers formant les « deux » bords de la bande möbius qui est, on le sait, sans envers ni endroit. Le ne explétif est alors le point de torsion de la bande. Ainsi la négation et l'affirmation se trouvent-elles dans un jeu dialectique. « Il apparaît ainsi, dit M. Grevisse, que la construction ~'je crains qu'on ne me trompe' résulte de la contamination de deux tournures 1° Je crains... (un fait positif : que l'on me trompe); 2° Je désire... (un fait négatif: que l'on ne me trompe pas . » Girault et Duvivier relèvent, dans le « ne' » dit explétif, le doute sur la réalité de l'action ~ Nous retrouvons, dans la dénégation le mode dubitatif de l'être du sujet qui constitue l'une des manières essentielles dans la manifestation de l'inconscient. « Quand, écrit Freud, à un élément déjà imprécis du rêve, le doute vient encore s'ajouter, c'est l'indice que cet élément est un rejeton direct d'une des pensées du rêve que l'on voudrait bannir . » Ou plus loin : « ... c'est précisément la perturbation que le doute provoque dans l'analyse qui le démasque comme un rejeton et un instrument de la résistance psychique ». On peut constater que le doute n'est qu'une forme de dénégation de même que celle-ci est un acte dubitatif dont le caractère de doute est ignoré du sujet. La dubitation serait alors la forme rhétorique de la dénégation de même que le « ne » explétif en est la forme grammaticale. Nous aurions préféré parler du ne dubitat?! L'articulation entre la dénégation et la dubitation nous conduit à la structure obsessionnelle qui a un rapport privilégié avec la dénégation.

Revenons au ne explétif qui pourrait, selon nous, remplir la même fonction dans la phrase que le verbe allemand verneinen. La dénégation (Verneinung) à l'inconvénient de ne pas pouvoir nous fournir un verbe qui serait du même radical. Les verbes proposés sont « négativer » ou « dénier ». Or il est évident que ces derniers ne rendent aucunement le sens dialectique contenu dans le verbe allemand verneinen qui relève de dénégation et non pas de négation ou de déni. Alors que l'emploi du ne explétif pourrait résoudre le problème. « Ein verdrangter Vorstellung oder Gedankeninhalt — un contenu refoulé de représentation, dit Freud, ou de pensée — kann also zum Bewusstsein durchdringen. unter der Bedingung — peut donc percer jusqu'à la conscience — dass er sich verneinen lasst — à condition qu'il ne se laisse affirmer », et non pas « à condition qu'il se laisse dénier »> comme nous proposent P. Thèves et B. This » De cette manière, le caractère d'Aufhebung de la dénégation serait conservé dans la traduction. Car la dénégation est une annulation conservatrice (Aufhebung), elle est une indication de ce qui se donne dans l'acte même de retrait. « Le refoulement, précise Lacan, ne peut être distingué du refoulé par où ce dont le sujet ne peut parler, il le crie par tous les pores de son être . » C'est en abrogeant qu'il

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

promulgue, autant dire que l'inter-dit qui le véhicule lui est inhérent. L'Aufhebung détermine la façon d'être du sujet de l'inconscient. Elle est une retrouvaille au sein même de la perte du sujet. « Vous verrez, dit Lacan, que, plus radicalement, c'est dans la dimension d'une synchronie que vous devez situer l'inconscient — au niveau d'un être, mais en tant qu'il peut se porter sur tout... il se perd autant qu'il se retrouve . »

Le déposer de l'inconscient

La traduction du terme Aufhebung aussi constitue un problème. Les traducteurs français ont employé tantôt le mot « suppression » tantôt celui de « levée ». L'inconvénient c'est que ces traductions ne peuvent pas tenir compte du caractère dialectique du terme Aufhebung; car, comme nous l'avons dit, elle n'est pas une simple levée ou suppression. Elle conserve tout en annulant; elle donne tout en retirant. Heidegger a longuement commenté ce terme. Ainsi dans le Séminaire du Thor nous lisons :

« Aufhebung veut dire : 1° “Mettre une chose sur”, par exemple mettre un livre sur la table pour voir. L'acte fondamental de la dialectique, c'est en effet d'abord de faire apparaître les oppositions, de voir les opposés. Aufhebung en ce premier sens serait le “tollere” latin, au simple sens de prendre (toile, lege).

2° Aufheben veut dire, l'opposition des deux opposés ainsi prise en vue, les élever à leur unité. Celle-ci est comme un arc qui va plus haut que les deux opposés face à face, et en ce sens Aufheben serait le latin “elevare”.

3° Aufheben veut dire garder, conserver, mettre en lieu sûr (par exemple, ein Geschenk gut auf heben). Cette conservation s'accomplit dans l'identité absolue où les opposés sont conservés, loin de disparaître comme le faisaient les vaches dans la nuit de l'identité schellingienne» .

D'après le commentaire de Heidegger, nous constatons, comme le fait Jean Beaufret, que « ...aufheben n'a [pas] le moindre caractère négatif, et que dès lors traduire tout uniment Aufhebung par « suppression » ou « abolition » est bien souvent un contre-sens ».

La dénégation, ou tout autre formation dite de l'inconscient, n'est pas la suppression ou la levée du refoulement. « La psychanalyse, récite Freud, nous a appris que l'essence du processus de refoulement ne consiste pas à supprimer (aufzuheben), anéantir (verneichten) une représentation

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

représentant la pulsion, mais à l'empêcher de devenir consciente ».

Il faudrait que l'on tâche de trouver un équivalent français, pour ce terme-clef d'aufheben, qui saurait répondre à nos exigences cliniques et théoriques, un mot qui incarnerait le sens dialectique en question.

Il nous semble que le verbe « déposer » en français puisse, dans une large mesure, répondre à ces exigences. Il implique non seulement le sens de « poser » et de « mettre » existant dans l'aufheben, mais aussi, avec son préfixe privatif, le sens opposé du verbe. Les trois sens indiqués

par Heidegger, à savoir « tollere », « elevare », et « mettre en lieu sûr » y sont présents. Il signifie tour à tour « mettre, placer » ainsi que « abandonner, abdiquer, démettre et enlever ». « Déposer », c'est « dépouiller quelqu'un de l'autorité souveraine », le « destituer », mais aussi « confier », « remettre », « consigner » (le G. Robert). Le « dépôt » c'est l'endroit « sûr » où l'on dépose l'argent, une marque de fabrique ou la marchandise afin de les protéger. « Le déposer » c'est l'investiture destituante qui suggère à la fois l'acte de poser et celui de déposer. Le (dé)poser s'apparente à la (dé)négarion. Etant donné que les deux formes substantivées de ce verbe, à savoir « la dépose » et « la déposition » n'ont pas conservé son double sens, nous serons obligés de l'employer sous sa forme verbale, tout en s'en servant comme un verbe substantivé et ceci sous la forme « dé-poser ».

Pour reprendre la définition de Heidegger du terme Aufhebung, nous dirons que la dénégation a comme fonction de conserver le refoulé, de le « mettre en lieu sûr » et en même temps de participer à son dévoilement. « La dénégation, affirme Freud, est une façon de prendre connaissance du refoulé, elle est, à proprement parler, déjà un dé-poser (et non pas une levée) du refoulement ». Ainsi le refoulement n'est-il autre chose que le retour du refoulé. Sans ce retour, il n'y eût jamais de refoulement. Quel moyen plus sûr que la dénégation pour abriter ce qui serait autrement trop ex-posé. Le refoulement imposé dans l'acte de dénégation dis-pose l'inconscient à sa possibilité d'ex-position et de non-occultation. La dénégation, pour emprunter un terme de Heidegger, est la révélation (Offenbarkeit) de l'inconscient, une révélation qui entraîne du même coup sa dissimulation.

Le double sens du dé-poser pourrait, parfois, convenir également à rendre le sens de l'intraduisible terme grec Logos tel qu'il a été développé par Heidegger. « La non-occultation, dit-il, a besoin de l'occultation... La nature du Logos, de la Pose qui recueille, est d'être à la fois dévoilante et voilante ».

Dans notre commentaire de l'Aufhebung, comme l'on peut constater, nous nous écartons de son acception hegelienne afin de le situer au sein de la pensée heideggerienne. « Cet Unir qui

[*http://www.movallali.fr*](http://www.movallali.fr)

<http://www.movallali.fr>

réside dans le Logos, explique Heidegger, ne veut dire ni qu'on se borne à saisir ensemble des choses que l'on enveloppe, ni qu'on se contente d'accoupler des opposés dans un compromis. L'allusion, ici, au système hégélien semble évidente. Ainsi le dé-poser n'aboutit-il pas à un moyen terme (à un com-posé) qui résoudrait un quelconque conflit entre deux soi-disant opposés. Il est en tant que tel la pose dé-posante et la dépose instituant. Le mot d'ordre, c'est le retour à la chose elle-même, laquelle se cache en se montrant, la chose dont le retrait désigne en même temps son séjour dans la non-occultation de son être. La choséité de la chose est dans son acte d'union et non pas dans celui de division qui aboutirait à la synthèse de sa ré-union. Penser la chose à partir d'un rapport litigieux qui lui serait inhérent et qui l'opposerait à la «non-chose» afin de se transformer en un troisième élément appelé «synthèse», est en effet négliger l'être (wesen) de la chose dans sa choséité même. c'est-à-dire telle qu'elle se donne et telle qu'elle déploie son être.

Le chemin que nous venons de parcourir à partir de l'article de Freud sur la dénégation était destiné à nous mettre dans la proximité du langage inconscient. Le dé~poser, comme son mode de dévoilement, nous révèle que la découverte freudienne constitue la rupture radicale avec la pensée métaphysique. La synchronie de fermeture et d'ouverture de l'inconscient dans son être «déposai» est en effet le dépassement de la vérité métaphysique en tant qu'adéquation entre la représentation et le représenté. Par contre le dé-poser relève de ce mode originel que les grecs appelaient Alétheia. La vérité au sens d'A-létheia (dé-voilement), telle que Heidegger nous l'a enseignée, trouve son fondement dans la finitude en tant que condition de la révélation de l'être. Le voilement étant le retrait grâce auquel le dévoilement accueille le cillement de l'être. Jamais l'inconscient ne se laisse appréhender comme une simple révélation. Le dé-poser est son mode d'être. Seule la vérité au sens d'adaequatio peut prétendre à l'absolu. Qu'il nous suffise de relever ici l'intime rapport qui existe entre la castration et la finitude du Dasein.

<http://www.movallali.fr>